

## 42. — CHARME JETÉ

« Qu'en dis-tu, Puri ? » interrompit soudain Oka, en fixant sur moi son regard. Je souris, en silence.

« Encore quatre mois et le moment sera favorable, Ri<sup>1</sup>; ce sera le mois des mariages<sup>2</sup>. J'ai fini mes études, j'ai trouvé une maison à Dén Pasar<sup>3</sup> et...

— Et maman ?

— Ta mère est d'accord, Ri. »

Je souris à nouveau. Le regard de ses yeux était serein. Le cri d'une poule, qui appelait ses petits, nous tira de nos rêveries. Les poussins pépiaient et la mère grattait la terre. Les yeux d'Oka s'étaient fixés sur elle, sans ciller.

« Puri, je voudrais être comme cette poule. Avoir onze petits.

— Que dis-tu ? » Mon cœur battait plus fort.

« Ça te choque ? Je ne plaisante pas, onze enfants. »

Je ne pus me maîtriser. Je sentais le sang qui me montait au visage et ma respiration qui se faisait saccadée. Je me sentais très mal à l'aise.

« Mais qu'y a-t-il, Puri ? »

Je secouai la tête.

« Tu as peur que je ne sois pas à même d'en élever onze ? Mais je pourrais bien en élever vingt ! »

Oka riait d'un air amusé. Mon trouble augmentait et je dus m'appuyer contre le tronc d'un *sawo*<sup>4</sup> et détourner la tête. Sous la maison<sup>5</sup>, j'aperçus deux truies en train d'allaiter des petits qui tétaient gloutonnement. J'étais déchirée; je savais combien fort était son désir d'être père. Tout jeune, il avait perdu ses parents et il avait besoin de

(1) Abréviation du nom de la jeune fille : Puri.

(2) Sur le mariage à Bali, cf. M. Covarrubias, *Island of Bali*, New York, 1942, pp. 146-159. Les mois considérés comme favorables sont le quatrième et le dixième de l'année balinaise.

(3) Actuellement, la ville la plus importante de l'île de Bali. La signification de ce toponyme est : « Au nord du marché » (cf. Louis Damais, *Étude balinaise VI, A propos de « Bedulu »*, BEFEO, LI, 1963, p. 128, suite de la note 5 de la page 127).

(4) Le *sawo*, aussi appelé *sawo Manila*, ou « *sawo* de Manille », parce qu'il fut importé par l'intermédiaire des Philippines, est un arbre originaire d'Amérique (*Achras Zapota*), qui donne des fruits ovoïdes et assez sucrés (en français : les sapotilles).

(5) Les maisons balinaises, à la différence de celles de Java, sont pour la plupart construites sur pilotis.

pouvoir reporter son affection sur des enfants. C'était un oncle qui s'était chargé de l'élever et l'avait envoyé à l'école. C'était comme si deux voix s'élevaient en moi :

« Puri, dis-lui donc la vérité, disait l'une. Sinon quelle déception, plus tard !

— Non, Puri, disait l'autre, ne dis rien. Si tu parles, tu le perds.

— Que tu es lâche, Puri. Si tu le trompes, quelle ne sera pas sa déception après votre mariage ! Tu manques de caractère, et la malédiction des dieux retombera sur toi !

— Non, Puri, tais-toi, tu souffriras trop sans lui.

— Dis-le-lui.

— Tais-toi, tais-toi, tais-toi ! »

Je ne pouvais plus me maîtriser, je me mordais les lèvres jusqu'au sang et je sentais les larmes qui me venaient aux yeux.

« Es-tu souffrante ? Excuse-moi. Je n'ai pas voulu dire que je t'assimilais à cet animal. Je t'ai offensée ? » Sa voix était douce. J'avais pitié de lui, de ce visage qu'altérait un scrupule né d'une mauvaise interprétation. Lentement, je reportai mon regard sur le fier sommet du Mont Agung<sup>6</sup>, au flanc duquel se dressait, majestueux, le temple de Besakih...

★

★★

Je me ressouvins alors de cette semaine qui avait précédé la fête de *galungan*<sup>7</sup>. Partout il régnait une grande activité; grand-mère préparait les offrandes de gâteaux et de fruits et je l'aidais à faire les gâteaux de riz gluant qu'on enveloppe dans des feuilles sèches de bananier.

« Ri, va me chercher quelques feuilles !

— Vous en faut-il encore beaucoup ?

— Quelques-unes seulement. »

Je m'étais rendue derrière la maison, pour y ramasser les feuilles sèches, lorsque j'entendis, indistincte, la voix de Luh Sari, qui imitait l'air de *gamelan*<sup>\*</sup>, qui accompagne les danseuses de *legong*<sup>8</sup> : « *Ning, nung, ning, nang, djapak, ding, dung... det sir, det sir.* » Je ris toute seule, en me ressouvenant de ce que nous avait dit Pak Karta, notre maître de danse; lorsqu'on en arrivait aux sons « *det sir, det sir* », il répétait toujours :

(6) Le Gunung Agung (ou « Grand Mont »), 3.142 m, est le sommet le plus élevé de l'île de Bali; récemment encore, il est entré en éruption, provoquant des ravages catastrophiques sur ses faces sud et surtout est (région de Karang Asem). Il a toujours fait l'objet d'un culte de la part des Balinais, et c'est sur son versant méridional que se trouve aménagé, en terrasses successives, l'un des sanctuaires les plus vénérés de l'île, le temple de Besakih. Pour un plan et une description de ce sanctuaire, qui est en fait triple (*Trimurti*), cf. Dr C. Hooykaas, *Āgamaīrtha, five studies in hindu-balinese religion*, Amsterdam, 1964, pp. 180-185.

(7) Une des cérémonies les plus importantes du calendrier balinais, célébrée en l'honneur des ancêtres.

(8) Le *legong* est une des danses les plus belles et les plus justement célèbres de Bali, interprétée par trois danseuses, dont une très jeune. Il est devenu relativement difficile de voir un véritable *legong*, ce nom servant à désigner à présent des danses très différentes, plus modernes et moins élaborées. Pour une bonne description du *legong* « classique », voir M. Covarrubias, *Island of Bali*, New York, 1942, pp. 224 sqq.

« Percez de votre regard la poitrine du spectateur, percez-la jusqu'au cœur ! »

Et je me mis, moi aussi, à chantonner la mélodie de Luh Sari; inconsciemment, mes yeux et mes bras se mettaient à suivre le rythme... quand soudain mon pied glissa dans un trou laissé par une souche de bananier. Je m'agenouillai pour me masser le pied, et une sensation de malaise m'envahit. J'eus peur et je m'enfuis vers la cuisine.

« Où sont les feuilles ? Tu es déjà grande et voilà que tu cours encore !

— Je ne les ai pas. Je viens de tomber. »

Grand-mère s'interrompit pour m'examiner le pied.

« Fais bien attention, Ri, veille bien à la façon dont tu marches dans le jardin. Il y a un *pemali*<sup>9</sup> qui erre là-bas.

— Oh ! ce n'est rien, grand-mère. J'ai glissé et j'ai eu peur, tout simplement ! »

Cependant, trois jours après la fête du *galungan*, j'étais tombée malade. Au début, des coliques simplement, mais après une semaine, ce n'était toujours pas fini et je n'avais pas le moindre appétit. Après un débat difficile entre mon oncle et ma grand-mère, on décida de m'envoyer à l'hôpital. Il ne fallut pas moins d'un mois pour que je me remette à peu près et que, sur les instances de ma grand-mère, on me laisse rentrer chez moi. Une fois que je fus de retour, elle me dit que les docteurs étaient incapables de me guérir, puisqu'ils ignoraient l'existence du *pemali*. Elle fit alors venir le *balian*<sup>10</sup> pour qu'il me prescrive un remède. Celui-ci prépara des offrandes, brûla de l'encens et entra en transe. L'esprit qui l'animait, annonça que j'avais marché sur l'enfant d'un *pemali*, que celui-ci s'était fâché et que pour se venger, il m'avait rendue malade. Il dit encore que je pourrai guérir, après avoir fait des offrandes, mais que par la suite, je ne pourrai jamais avoir d'enfants; le *pemali* les avait pris pour remplacer celui que j'avais piétiné.

A travers les fumées d'encens, je pouvais voir ma mère en pleurs et ma grand-mère en contemplation. Celle-ci venait de réaliser la gravité de mon cas et faisait des prières pour moi. A ce moment-là pourtant, je ne m'étais pas sentie triste le moins du monde. Je n'avais qu'un désir, c'était de retrouver la santé au plus vite et de pouvoir retourner à l'école et reprendre les leçons de danse. Ma santé avait fini par se rétablir petit à petit et tout avait recommencé comme par le passé; seule, ma grand-mère était devenu taciturne.

Un an plus tard, je faisais la rencontre de Oka, au cours d'une représentation de *legong*, organisée en l'honneur de quelque hôte de

(9) Sorte d'esprit subtil et malfaisant.

(10) L'auteur emploie ici le terme balinaise de *balian*, et l'explique, en note par « *dukun* \* ». Il s'agit, en fait, d'une chose un peu différente. Le *balian* est avant tout un *médium*, qui entre en transe à de certaines occasions; ses fonctions sont toujours respectées par les habitants du village (*désa*), car c'est grâce à lui que le contact peut être maintenu avec le monde divin. Voir à ce propos l'excellent ouvrage de Jane Belo, *Trance in Bali* (avec une préface de Margaret Mead), Columbia University Press, New York, 1960.

marque. J'avais dansé la danse des papillons avec Luh Sari et au moment du « det sir », j'avais percé la poitrine de Oka jusqu'au cœur. Luh Sari avait suivi le rythme avec beaucoup de grâce, et pourtant j'avais compris que Oka n'avait d'yeux que pour moi...

Ainsi s'était noué un lien de tendresse entre nous, un lien qui avec le temps s'était peu à peu resserré. Quand Oka avait dû repartir pour Djogdja<sup>11</sup>, il m'avait promis d'achever ses études aussi vite que possible. Grand-mère, maman et l'oncle étaient d'accord et sa demande avait été acceptée. Si mon père avait été encore de ce monde, sûrement qu'il aurait accepté lui aussi. Oka continuait donc ses études, et moi, je poursuivais les miennes à l'école normale. J'avais terminé et maintenant j'enseignais dans une école secondaire. Il était heureux de me voir me consacrer à l'éducation des enfants...

\*  
\*\*

Maintenant que Oka était à mes côtés, qu'il avait fini ses études, qu'il avait trouvé un métier et une maison, les paroles du *balian*, auxquelles je n'avais guère prêté attention à l'époque, me revenaient en tête, m'occupaient toute entière, me hantaient. Si je lui disais que sa future femme, Ni Ktut Puri<sup>12</sup>, ne pourrait jamais lui donner les enfants qu'il désirait tant, il m'abandonnerait à coup sûr, et cela je ne le voulais à aucun prix...

A Karang Asem<sup>13</sup>, tout le monde irait répéter qu'il m'avait abandonnée; et à l'école, les élèves regarderaient avec pitié leur institutrice au cœur brisé; je verrais Oka à côté d'une autre femme et cette épouse féconde me toiserait avec hauteur...

Jamais !

« Oka...

— Puri ?

— Ne m'en parle plus jamais. Je ne veux plus que tu m'en parles...

— Et pourquoi ? Es-tu malade ? Pardonne-moi, Ri, je n'ai jamais voulu te faire de mal. Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? Revenons, ta mère nous attend. Allons, viens !

— Oka... je voudrais te dire quelque chose; non, je ne veux plus...

— Mais, Puri, qu'as-tu donc ? Parle, je ne veux pas que tu me dissimules quoi que ce soit.

— Je ne veux rien te cacher, mais, j'ai peur, j'ai peur... » Et je fondais en larmes. Pour la première fois, je posais ma tête sur son épaule. Je cherchais un abri contre cette vaste épaule et je me sentais

(11) Djogdja, ou Djogdjakarta, est depuis le début de la Révolution le siège d'une célèbre Université, appelée du nom d'un grand ministre de l'empire de Modjopahit : « Universitas Gadjah Mada ».

(12) *Ni* indique que la personne est de la caste la plus humble et qu'elle est de sexe féminin (*I* pour les hommes); *ktut* indique qu'elle est la quatrième, par ordre de primogéniture.

(13) L'un des huit anciens « États » de l'île de Bali; celui qui se trouve à l'extrême est. Le Gunung Agung et le temple de Besakih se trouvent sur son territoire.

en sécurité. J'en avais la certitude maintenant, jamais je ne l'abandonnerai.

Il invoqua les dieux à plusieurs reprises, en mêlant leurs noms au mien... Manifestement, il était bouleversé et ses yeux innocents étaient lourds de tristesse. Qu'ils deviendraient sombres, si je lui avouais que jamais je ne pourrais exaucer son désir... Tout à coup, je fus saisie par une force surnaturelle. Je lui mentirais, il fallait que j'agisse ainsi pour sauver notre amour. Après le mariage, quand il s'en rendrait compte, je pourrais toujours chercher refuge dans le calme regard de ses yeux.

« Oka, je... je n'ai rien.

— Tu paraissais toute remuée à l'instant. Peut-être ai-je été trop brutal en t'expliquant la chose et tu es blessée. »

Je contemplais son visage radieux et parvins à maîtriser les battements de mon cœur, en m'assurant que toujours je pourrais trouver asile dans ce visage. Je m'appuyai à nouveau contre le *sawo* et lui souris. Quelle stupidité d'avoir fait toute cette histoire; je me sentais si heureuse dans ma victoire !

Soudain, quelque chose me passa au-dessus de la tête et je levai les yeux. J'aperçus un couple de petits oiseaux qui volaient, une brindille de riz dans le bec. Je les suivais des yeux; leur gazouillement remplissait l'atmosphère de gaieté. Ces deux oiseaux étaient heureux; et moi, je ne connaîtrais jamais le bonheur ! La poule avait onze poussins, la truie allaitait sa portée, les petits oiseaux faisaient leur nid, et moi, je ne pouvais pas lui donner d'enfants...

Je lui jetai un regard à la dérobée; cette fois, je ne pouvais pas trouver de consolation dans son visage; son regard farouche me rejetait, et m'accusait de stérilité.

« Hyang Widhi, hyang Widhi<sup>14</sup> ! » Avec une énergie extraordinaire, je courus vers le temple; peut-être trouverais-je là-bas la sérénité. Je pénétrai, haletante et les larmes aux yeux. Oka m'appelait dans le lointain...

Dans l'enceinte, les *méru*<sup>15</sup> alignés côte à côte, se dressaient majestueux. Je tombai à genoux devant eux et mon sentiment d'oppression disparut soudain. Un prêtre s'approcha de moi avec un visage limpide. Je levai les yeux vers lui et il me regarda d'un air paternel; que de bonté dans ce regard ! Posément, il me versa sur la tête un peu d'eau bénite; mettant une fleur de frangipanier entre deux de mes doigts, je joignis les mains et suivis sa prière avec recueillement; quand ce fut fini, je

(14) *Sang Hiang Widi* (Sk. *widhi*), ou *Sang Hiang Tuduh*, désigne l'ordre cosmique, l'unité fondamentale, par-delà toutes les antithèses. Ce concept fait l'objet d'une dévotion toute particulière, surtout au cours de ces dernières années. Il permet à certains Balinais de présenter leur religion comme « monothéiste », et de mieux s'inscrire ainsi dans la ligne du « Pantjasila » (dont le premier principe est la croyance en un Dieu unique).

(15) Les *méru* sont les petits édifices à étages (en nombre toujours impair) que l'on trouve dans la dernière cour de tout temple balinais. Ils sont le plus souvent la représentation de montagnes sacrées (le Mont Agung par exemple), et le nom même dont on les désigne est celui de la montagne cosmique (Mont Méru). Pour un plan de temple balinais, cf. Covarrubias, *Island of Bali*, New York, 1942, p. 265.

portai l'eau sacrée à mes lèvres : quelle fraîcheur ! Je contemplai tour à tour les *méru*, les offrandes, le prêtre au visage serein, et pour finir le Mont Agung, qui nous dominait. Je sentis bien qu'ici il m'était possible de trouver la paix éternelle; tout y était si pur... et cette pureté, je ne pouvais la souiller en trompant Oka. Non, je ne lui cacherais rien...

Une clochette retentit, le prêtre était encore à ses prières. Lentement, je me retirai et sortis du temple. A l'extérieur, je le trouvai, à côté de maman et de grand-mère.

« Oka..., dis-je, en m'armant de courage, et déjà je sentais qu'il m'abandonnait...

— Oka, je ne peux pas...

— Je sais déjà, Ri.

— Comment cela ?

— Ta mère et ta grand-mère me l'ont dit.

— Et alors ?

— Cela ne change rien, mais je suis heureux que tu me l'aies confié toi-même. Ta grand-mère essaie de son côté avec des offrandes, mais nous, les jeunes, nous nous en remettons au médecin. Nous ne sommes pas comme les gens d'autrefois, Ri; pourquoi ne nous fierons-nous qu'au *balian* ?

— Oka ! »

Je riais de joie, et lui aussi; grand-mère essayait les larmes de ses paupières ridées, des larmes de joie. Je me retournai et vis le prêtre qui hochait la tête, en souriant...

